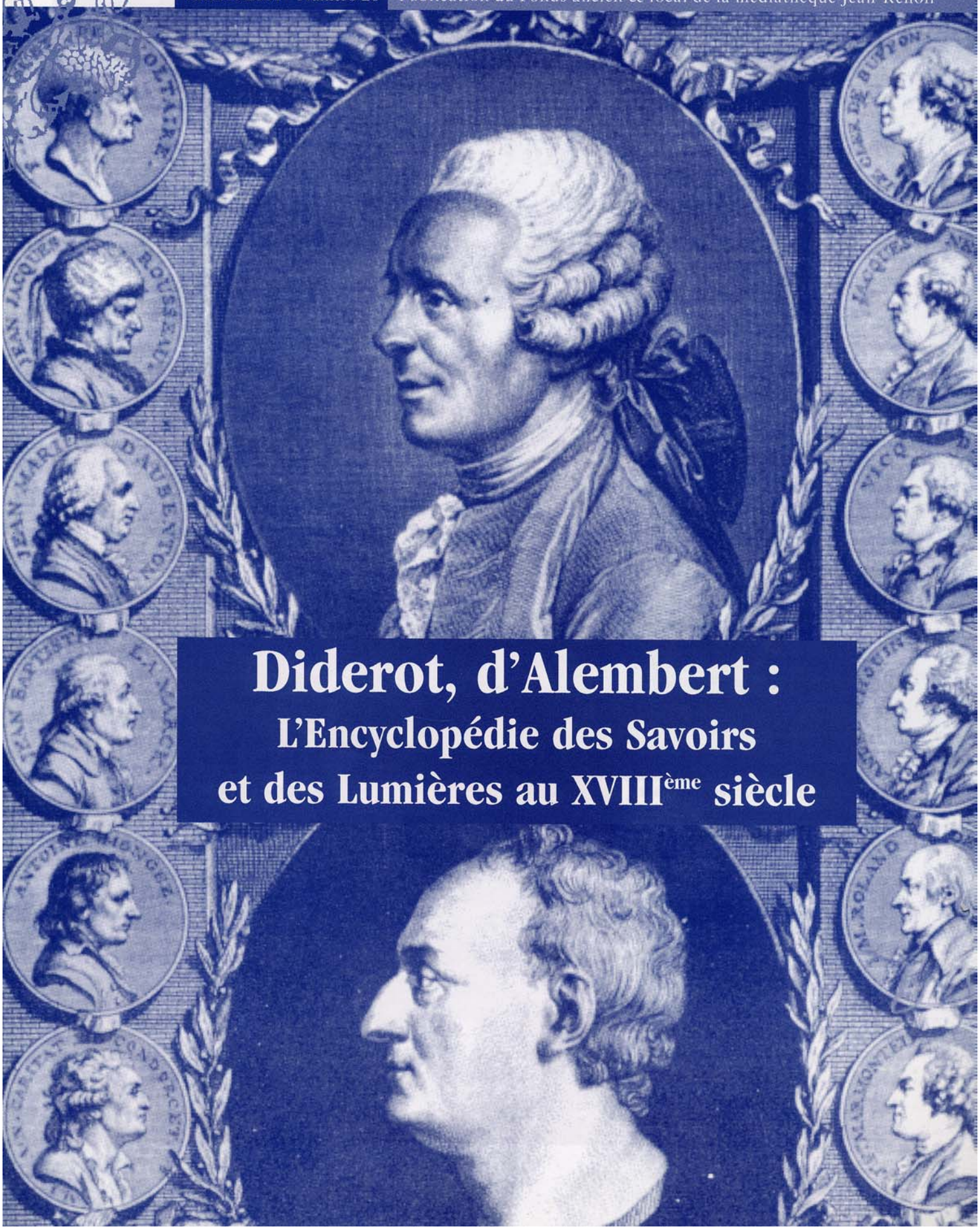
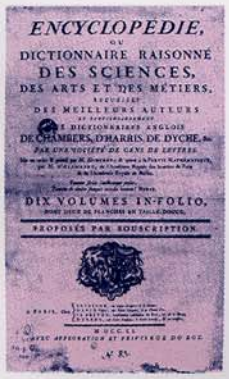
ville de Dieppe

QUIQUENGROGNE

octobre 2001 - Numéro 26 | Publication du Fonds ancien & local de la médiathèque Jean-Renoir



Diderot, d'Alembert :
L'Encyclopédie des Savoirs et des Lumières au XVIIIème siècle


ENCYCLOPÉDIE,
OU
DICTIONNAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES,
DES ARTS ET DES MÉTIERS.
DIX VOLUMES IN-FOLIO,
PROPOSÉS PAR SOUSCRIPTION.

Changer la façon commune de penser

L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert 1751-1772

Eric Hervieu
Professeur de philosophie

« ***L'Encyclopédie fut bien plus qu'un livre, ce fut une faction. A travers les persécutions, elle alla grossissant, l'Europe entière s'y mit*** »

Jules Michelet

Il est certaines rencontres qui tournent les histoires, au point de s'étonner ensuite de n'être plus le même. Ainsi les autres livres, quand ils sont étrangers, quand ils sont anciens, quand ils traversent les mers et les âges pour arriver jusqu'à nous, constituent autant de promesses de rencontres, et nous savons combien celles-ci peuvent être porteuses d'idées, lesquelles vont toujours au-delà des conséquences heureuses ou des effets de beau temps, c'est comme un jour de fête. *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* de Diderot et d'Alembert fait partie de ceux-là. L'exemplaire original, complet et donc rare que possède le Fonds ancien et local de la Ville de Dieppe est d'une exceptionnelle qualité, conservé avec soin parmi d'autres merveilles. A toucher la couverture de ces livres, lourde et patinée, à tourner leurs pages granuleuses, un peu rigides, c'est comme si nous avions du temps entre les doigts, de ce temps qui les a vus naître et n'en finit pas de vivre : le XVIIIe siècle.

Portrait de Diderot
par Carl van Loo (1767).
Musée du Louvre.

Frontispice de l'Encyclopédie, *dessin à la sangine de C-N. Cochin fils. ("On voit en haut la Vérité entre la Raison et l'Imagination : la Raison qui cherche à lui arracher son voile, l'Imagination qui se pare à l'embellir. Au-dessus de ce groupe, une foule de philosophes spéculatifs, plus bas la troupe des artistes. Les philosophes ont les yeux attachés sur la Vérité; la Métaphysique orgueilleuse cherche moins à la voir qu'à la deviner, la Théologie lui tourne le dos et attend sa lumière d'en haut". Commentaire de Diderot, Salon de 1765).*

Lorsque Diderot rédige les premiers articles destinés à ce travail titanesque qui absorbera près de trente années de sa vie, il ne nourrit pas uniquement l'ambition de réunir toutes les connaissances dans une grande œuvre et d'en dresser le bilan, ainsi qu'il l'écrit lui-même dans l'article *Encyclopédie*, son but est de « *changer la façon commune de penser* ».

Les inventaires n'ont ici d'intérêt que dans la mesure où ils permettent ensuite de créer et d'inventer, c'est pourquoi le siècle des Lumières ne dissocie jamais les deux opérations, l'ars inventoriendi et l'ars inveniendi. Il va de soi qu'un tel objectif – « *changer la façon commune de penser* » – ne peut être atteint par la seule voie de l'érudition et du savoir, quand bien même celle-ci s'accompagne d'une dénonciation minutieuse de tous les préjugés, des illusions familières et apaisantes ou des erreurs embellies par les contes.

Au regard de ce projet ambitieux, les différentes parties composant l'ouvrage ne révèlent pas toutes une égale importance ; certaines sont plus décisives que d'autres, l'une d'elles en particulier qui les surpasse toutes, celle des **renvois** : « *partie de l'ordre encyclopédique la plus importante* ».

Ces renvois se présentent sous quatre formes :

1. Les renvois à des choses, à des objets. Ils ont pour but de rappeler ou d'opposer des notions et des principes.

2. Les renvois à des mots, à des définitions qui évitent les redites et les digressions.

3. Les renvois à une science, à un art, à des rapports entre des connaissances. Ils peuvent conduire à des inventions, à des perfectionnements, voire à de nouvelles vérités et font surtout appel à l'imagination du lecteur et à son esprit déductif.

4. Les renvois satiriques ou épigrammatiques. Ce dernier type de renvois consiste principalement en des attaques déguisées contre le clergé et la religion, tout en déjouant la censure ; ainsi par exemple, l'article *Anthropophagie* renvoie à *Eucharistie*. (Cf. tome 1, p. 498).

Il est clair que ces renvois participent très activement à la célébrité de *l'Encyclopédie*, d'une manière ou d'une autre. Leurs auteurs ont raison de s'y attacher, tout comme leurs opposants d'ailleurs. Il existe un grand avantage dans la compréhension d'une œuvre à se rendre du côté de ceux qui la condamnent et représentent un obstacle résolu à son accomplissement. Dans leur obstination se décèle parfois l'originalité qu'ils combattent. Tout véritable adversaire peut ainsi rendre un immense service à la nouveauté, non pas tant du fait que dans ses cris ou ses affolements il contribue malgré lui à son expansion – les idées nouvelles sont précisément reconnaissables en ce qu'elles se dispensent de

Frontispice des Pensées Philosophiques *: la Vérité enlevant son masque à la Superstition ; celle-ci tient encore son sceptre, mais il est brisé…*

La Philosophie endormie, *gravure d'après Greuze (1777). Le dessin de Greuze, qui daterait de 1765, est le portrait de sa femme, ex-Mademoiselle Babuti.*

toute publicité – mais dans le fait simple et plutôt involontaire qu'il met quelquefois le doigt sur le point déterminant de la nouveauté, le scintillement obscur de l'édifice.

Cette méthode des renvois se rehausse de définitions parfois contradictoires, sous prétexte d'exhaustivité, (cf. l'article *âme*), plaçant les lecteurs devant l'obligation de réfléchir par eux-mêmes et de se servir de leur « *propre entendement* ».

Ces différents procédés contribuent largement au succès de *l'Encyclopédie*, mais aussi à l'affaiblissement des superstitions, à la diffusion des concepts philosophiques et à la création de nouvelles idées. Davantage que leur efficacité, ils rendent l'œuvre unique et intemporelle, révélant combien l'écriture est bien plus qu'un moyen, bien plus qu'une technique, d'autant qu'il ne s'est jamais conçu d'ouvrage analogue par la suite.

Considérée comme le **Testament des Lumières**, l'orientation générale des concepteurs de cette *Encyclopédie* qui se double d'un *Dictionnaire raisonné*, procède en partie de trois sources majeures d'inspiration. C'est d'abord la philosophie anglaise, celle notamment de Francis Bacon (1561-1626) pour la classification méthodique des sciences, l'organisation des savoirs et l'importance accordée à l'expérience. C'est ensuite le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle (1647-1706) qui réservait sa partie critique à des notes abondantes, souvent longues et peu commodes, écrites au bas des articles, afin d'échapper à la lecture des censeurs. Pour cette raison, et pour une plus grande efficacité de leur travail critique, tout en préservant l'agrément de la lecture, les encyclopédistes élaborent le système des renvois. C'est enfin, en troisième source d'inspiration, le XVIIIe siècle lui-même, ainsi que le rappelle Diderot : « *Il n'appartient qu'à un siècle philosophe de tenter une encyclopédie* ».

« Le chemin est tortueux, l'esprit s'y engage sans trop connaître sa destination »

L'étymologie nous apprend que le mot "encyclopédie" vient du grec *kuklos* qui signifie cercle, et *paideia*, connaissance, enseignement. L'architecte romain Vitruve (Ier siècle av. J.C.) dans son traité *De l'architecture*, définit l'encyclopédie – en même temps qu'il en fixe la tradition – comme le cycle complet des sciences philologiques et philotechniques qui permet d'embrasser toutes les

disciplines théoriques et pratiques d'un seul regard.

Chez d'Alembert, s'opposant à l'esprit de système qui ne s'accorde pas selon lui à la diversité et aux variations infinies des sciences humaines, le processus encyclopédique n'est plus circulaire et totalisant, mais il est labyrinthique ; le chemin est tortueux, l'esprit s'y engage sans trop connaître sa destination, ainsi que l'auteur le précise encore dans son *Discours préliminaire : « L'univers n'est qu'un vaste océan sur la surface duquel nous apercevons quelques îles plus ou moins grandes dont les liaisons avec le continent nous sont cachées »*.

La fécondité s'accommode mal d'horizons rectilignes et uniformes, de terres fermes et d'environnements fertiles. Toute nouveauté a son aspect fluvial ou maritime. La sympathie pour l'orage, le goût du torrentiel sont les symptômes d'un regard neuf. Le mauvais temps est une fête et les joies sont liquides. C'est le mouvement qui convient aux auteurs. Sinuosités donc, et méandres. Les grands écrivains encyclopédistes contemporains (Borges, Broch, Joyce, Queneau) emprunteront cette même voie.

Seul Diderot conduit jusqu'à son terme cette œuvre monumentale pour l'époque, sa motivation et sa foi n'ont jamais varié. Mieux encore, son audace et son courage s'accroissent sensiblement dans la deuxième moitié du projet, malgré les persécutions, les incertitudes, les obstacles et l'insistance de certains de ses amis qui le pressent de poursuivre ce travail à l'étranger. Des articles sont censurés ou édulcorés à son insu par l'éditeur lui-même. Diderot n'en prend connaissance que plus tard, en 1764, et ne peut malheureusement que s'en indigner.

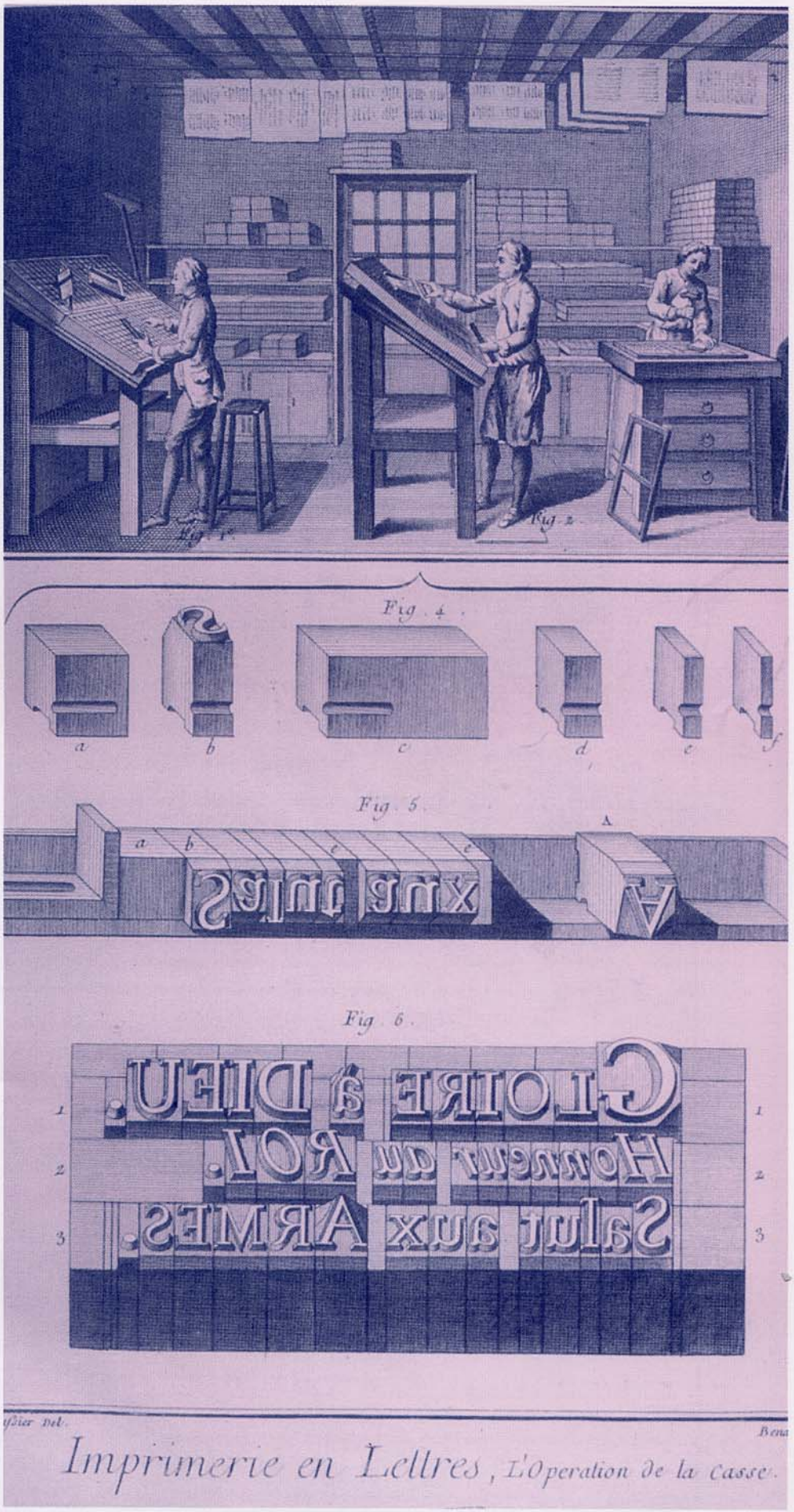
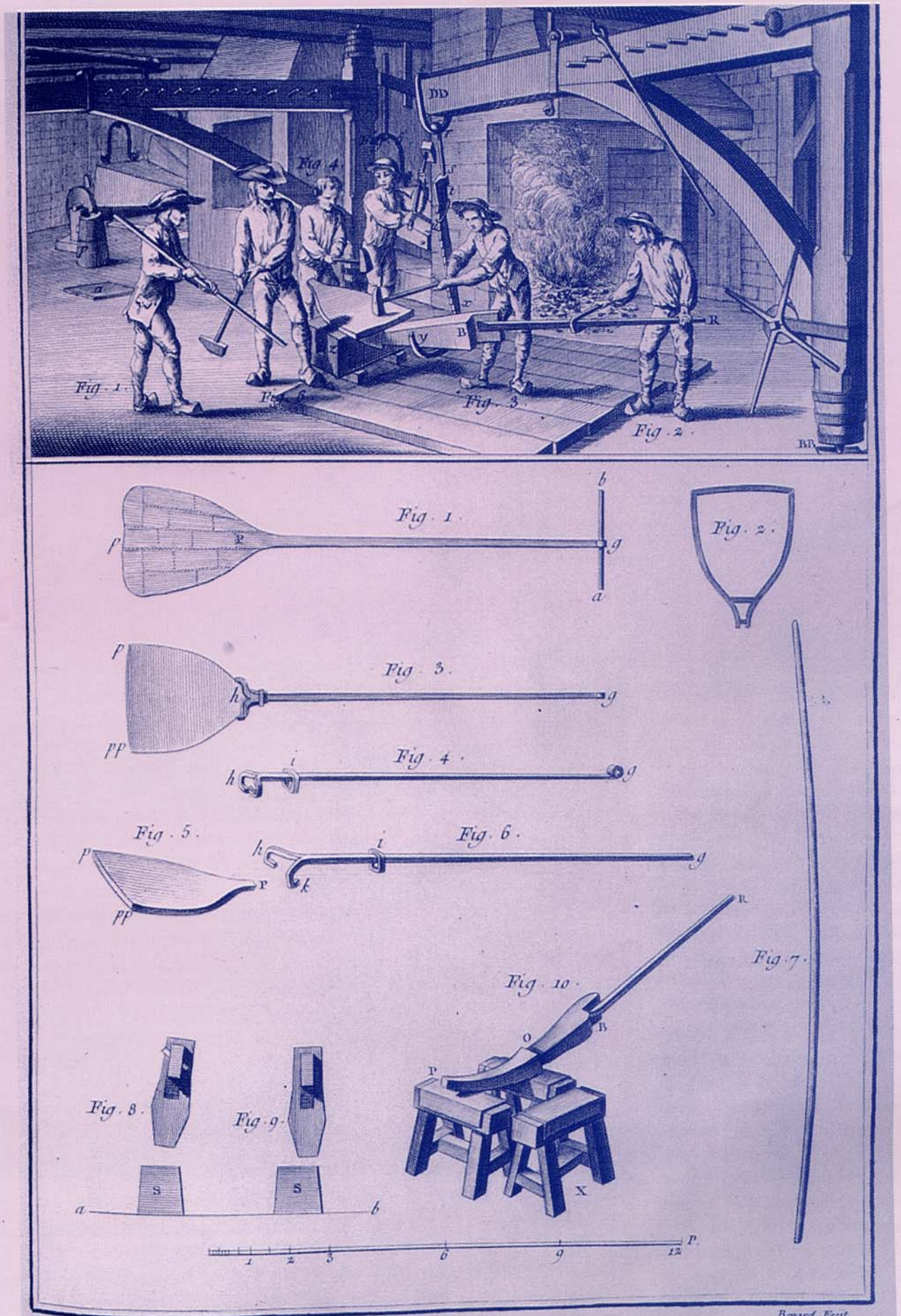


Planche de l'Encyclopédie.



MARINE, Forge des Ancres.

« **Ouvrage immense et immortel** », comme l'écrit Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV*, lequel siècle n'eut de goût que pour l'envie et l'ignorance. L'*Encyclopédie*, représente 27 années de travail et est composé de 28 volumes dont 11 de planches, elle occupe 1000 ouvriers pendant 25 ans, compte 2500 souscripteurs, et 4250 exemplaires sont vendus (un tirage normal n'excédant pas 1500). Le prix de la souscription est de 980 livres ce qui correspond à 2 années de travail pour un salaire moyen. Il y aura de nombreuses éditions ultérieures, moins coûteuses toutefois parce que réalisées dans des formats plus petits, la plus connue est celle de Charles Panckoucke, à partir de 1777.

La participation des grands écrivains du siècle (Montesquieu, Voltaire, Rousseau) est épisodique sinon capricieuse, soit par manque de temps, soit par incompatibilité d'humeur, soit encore par refus de l'anonymat. Quelques-uns, par craintes ou par prudence, préfèrent rester en dehors de l'entreprise, bien qu'elle les ait tentés dans ses commencements. Quoi qu'il en soit, en dépit des furieux, des menaces et des difficultés, le nombre des collaborateurs ne cesse d'augmenter d'année en année, de sorte qu'ils offrent à la pensée de l'œuvre et à sa rédaction une vision toujours renouvelée.

« le nombre des collaborateurs ne cesse d'augmenter, de sorte qu'ils offrent à la pensée de l'œuvre une vision toujours renouvelée »

Quelques dates de l'Encyclopédie

1745 – Le libraire Le Breton décide de traduire la *Cyclopaedia* de Chambers qui connaît en Angleterre depuis 1728 un certain succès commercial.

1748 – Après obtention d'un privilège, la direction de l'entreprise revient finalement à Diderot et d'Alembert qui envisagent des ajouts et des planches, s'éloignant ainsi du projet initial.

1749 – Détention de Diderot à Vincennes pour avoir écrit *La lettre sur les aveugles*, un livre jugé subversif et amoral.

1750 – Parution du *Prospectus de l'Encyclopédie*.

1751 – Publication du tome 1 avec le *Discours préliminaire* de d'Alembert. Au mois de novembre éclate l'Affaire de Prades, ami et collaborateur des encyclopédistes lequel soutient avec succès une thèse de théologie à la Sorbonne qui « *attaque les miracles de Jésus-Christ* ». Le travail est condamné pour hérésie.

1752 – Publication du tome 2. Au mois de février, un arrêt du Conseil d'Etat interdit les deux volumes.

1753-56 - Grâce au soutien de Mme de Pompadour et de Malesherbes, directeur de la librairie, les tomes 3 à 6 sont publiés, dont le fameux tome 5, qui comprend en plus du merveilleux article *Encyclopédie* rédigé par Diderot, un *Eloge de Montesquieu* adressé à l'ouvrage.

1757 – Publication du tome 7. Cette même année paraît le pamphlet des *Cacouacs* dirigé contre Diderot et son équipe désignés comme un « *corps organisé [...] marchant à l'assaut de la morale, de la religion et du gouvernement* ».

1759 – Le scandale et la répression dont fit l'objet l'année précédente le livre d'Helvétius, *De l'esprit*, provoquent la condamnation de l'*Encyclopédie*. Le privilège royal est supprimé et sa vente interdite. Une violente campagne antiphilosophique se déchaîne et les encyclopédistes essuient de nombreuses attaques. L'ouvrage est mis à l'index. D'Alembert, qui avait été codirecteur jusqu'au tome 7, laisse alors à Diderot la responsabilité de l'entreprise. Mais en définitive, toutes les persécutions qui s'abattirent sur elle et ses auteurs se révélèrent « *la meilleure publicité* », selon le mot du célèbre dixhuitiémiste Jacques Proust.

1762 – Publication du premier volume de planches – les suivants paraîtront jusqu'en 1772.

1765 – Publication des tomes 8 à 17.

Les hommes de l'Encyclopédie

Les responsables

Diderot (1713-1784) a été le véritable coordinateur de l'entreprise. On lui doit en plus un grand nombre d'articles sur des matières concernant l'art ou la philosophie.

D'Alembert (1717-1783) seconda Diderot à la tête de l'Encyclopédie et se chargea de la partie scientifique. Il rédigea le Discours préliminaire ainsi que certains articles spécifiques, tels que « Collège » ou « Genève ».

Les inconditionnels

Le Chevalier de Jaucourt (1704-1779) fut le soutien le plus fidèle de Diderot, n'hésitant pas à se ruiner pour payer des secrétaires, lui-même rédacteur d'un très grand nombre d'articles dans des domaines aussi divers que délicats.

Le baron d'Holbach (1723-1789) consacra sa fortune et son salon au développement des idées nouvelles. Il fut également l'auteur de plusieurs articles tant scientifiques que théologiques.

Les savants

Mably et **Raynal** s'occupèrent d'exposer des théories politiques dans un sens voisin de celui de **Montesquieu**. **Quesnay**, **Turgot** et **Rousseau** s'appliquèrent à présenter des thèses économiques visant à souligner le rapport entre population active et progrès social. D'autres domaines scientifiques furent confiés à **Tronchin** et **Barthez**, pour la médecine, **Venel** pour la chimie, **Daubenton** pour les sciences naturelles. Les abbés **Morelet**, **de Prades**, **Yvon** et **Mallet** prirent en charge les sujets touchant à la religion.

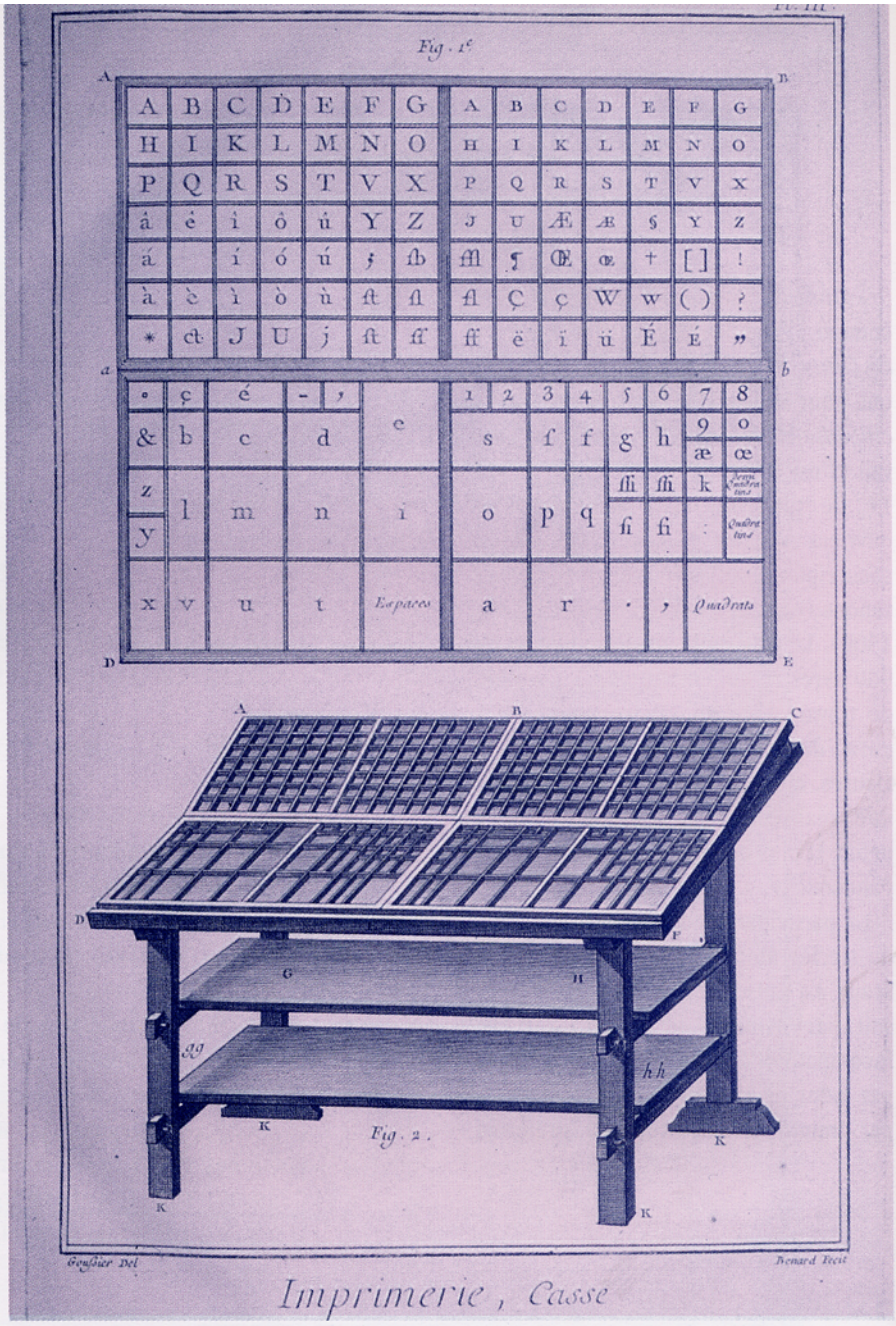


Planche de l'Encyclopédie.

L'objectif de leurs auteurs qui était de « *changer la façon commune de penser* » a été atteint. Sans doute, reconnaîtrons-nous ses ramifications profondes et son écho naturel moins de vingt ans après la publication du dernier volume, en 1789. La mission se montrait d'autant plus difficile que ses principaux obstacles figuraient tout compte fait à l'intérieur des hommes eux-mêmes plutôt qu'à l'extérieur, en témoigne ce commentaire de Diderot dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* : « *La contrainte des gouvernements despotiques rétrécit l'esprit sans qu'on s'en aperçoive ; machinalement, on s'interdit une certaine classe d'idées fortes, comme on s'éloigne d'un obstacle qui nous blesserait ; et lorsqu'on s'est accoutumé à cette marche pusillanime et circonspecte, on revient difficilement à une marche audacieuse et franche* ».

« *La contrainte des gouvernements despotiques rétrécit l'esprit sans qu'on s'en aperçoive* »

Nos auteurs n'ont manqué ni d'audace ni de franchise, car ainsi que nous l'apprend l'*Encyclopédie* : « *Les révolutions sont nécessaires, il y en a toujours eu, et il y en aura toujours* ».

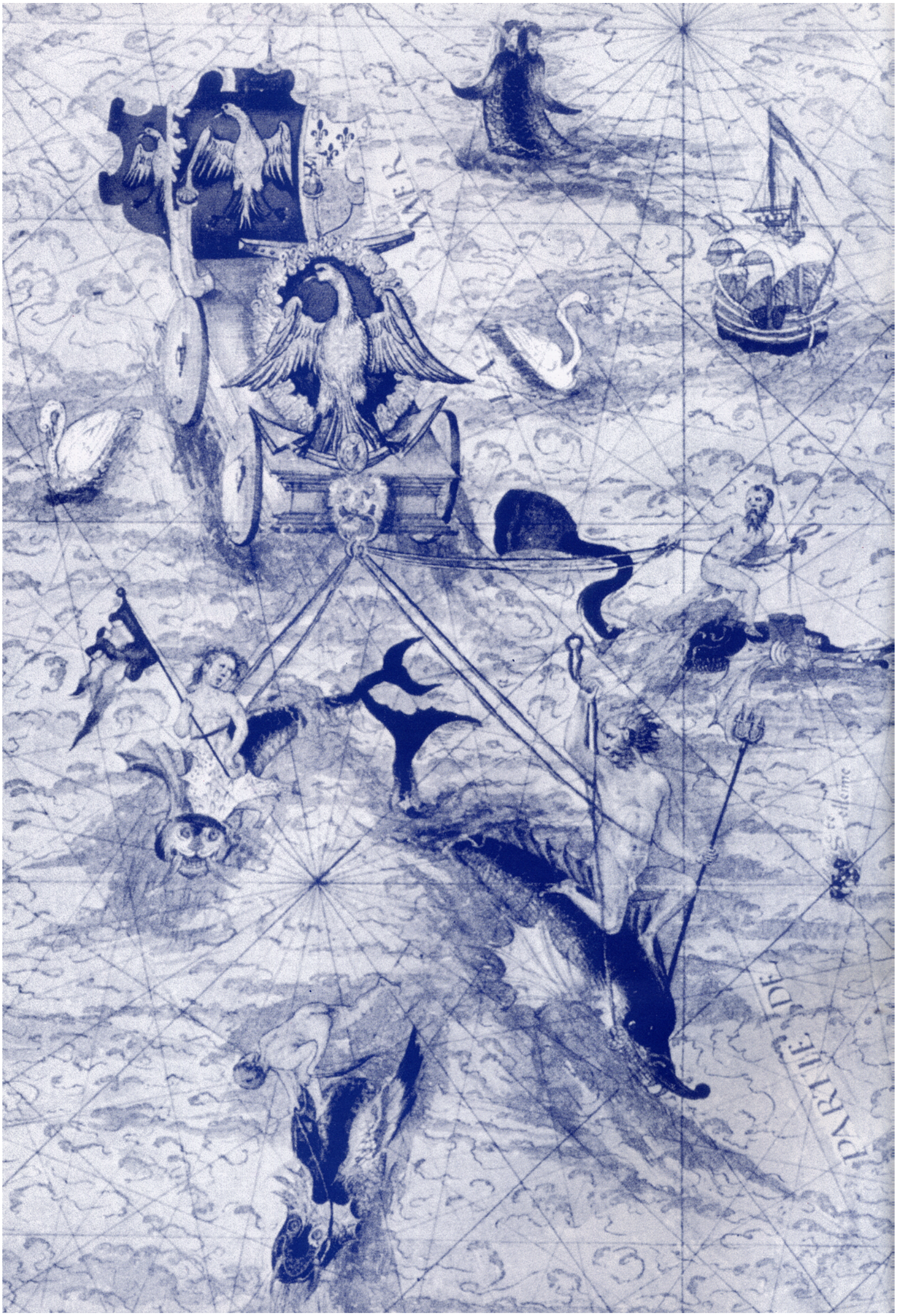
Cosmographie et Fantastique

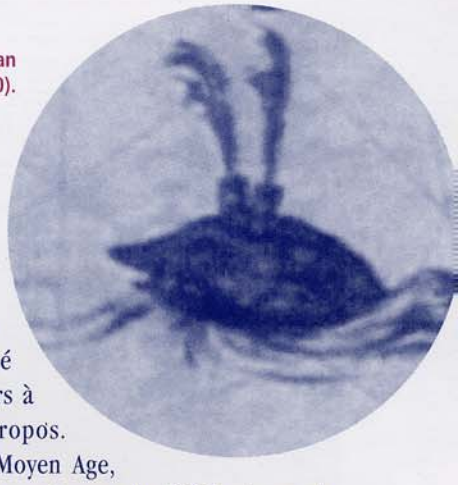
"Les géants". Détail portulan de Pierre Desceliers (1550) .

Il n'y a plus que la carte de la voûte céleste aujourd'hui à être remplie de figures mythiques, de divinités ou d'animaux fabuleux. Au Moyen Age et surtout ensuite au XVI ème siècle, dans leurs représentations de la Terre : globes terraqués, planisphères ou portulans, les cosmographes usent et abusent de telles représentations fantastiques.

Les cartes que les pilotes embarquaient sur leurs navires ne comportaient sûrement pas de telles représentations. Instruments indispensables, tracées au fur et à mesure des relevés, ces cartes stratégiques, souvent secrètes, recherchées par les corsaires lors des prises car se négociant un bon prix, ne sont que très rarement parvenues jusqu'à nous. Restent ces fabuleux portu

Détail de la carte de la Floride faite par le dieppois Jacques Lemoyne de Morgues après son voyage avec Laudonnière en 1564-1565.


PARTIE DE
Sesteme



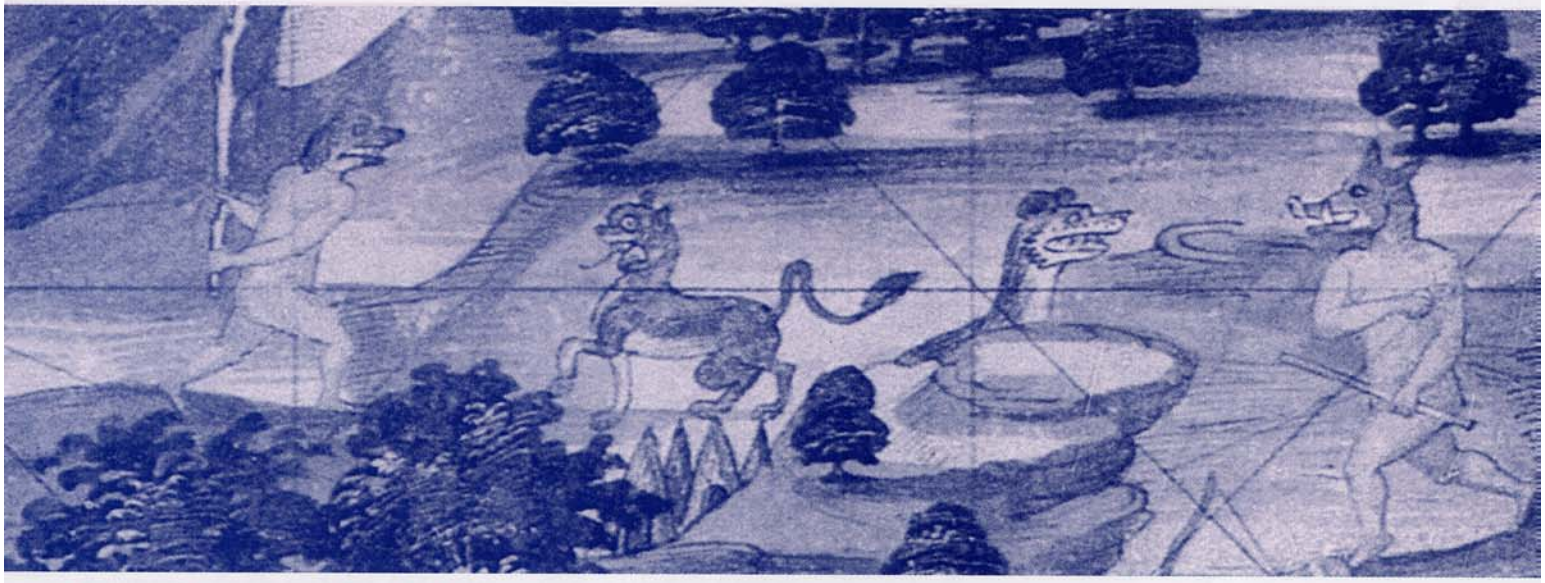
"Tortue". Détail portulan de Pierre Desceliers (1550).

"Char marin de Neptune". Détail Guillaume Le Testu.

lans, souvent dressés par les pilotes entretenus ou par les cosmographes des rois. Parfois de grandes dimensions comme ceux de Pierre Desceliers, ils font la somme des connaissances géographiques à une date précise et sont là pour édifier le roi et la Cour des progrès de la cartographie.

Nous nous bornerons à illustrer cet article par des détails empruntés aux cartographes normands et en particulier à l'école de cartographie dieppoise avec Nicolas Desliens, Pierre Desceliers, Jacques Lemoyne de Morgues, ou bien encore chez André Thevet dont les ouvrages et les pérégrinations sont en liaison étroite avec Dieppe.

Le cartographe s'intéresse principalement aux contours des côtes, des havres et ports. La chorographie de l'intérieur des continents est donc souvent peu précise hormis celle de l'Europe bien connue à cette époque. Les portulans normands sont très précis pour cette partie du monde. Comme le cosmographe a horreur du vide, il peuple l'intérieur des continents d'animaux fantastiques et de peuplades mythiques. C'est surtout vrai pour l'Afrique et l'Asie. Le Nouveau Monde tient une place à part vu les enjeux de conquêtes et d'évangélisation. Nos cosmographes du XVI ème siècle n'ont rien inventé d'ailleurs à ce propos. Dès le Moyen Age, pour des raisons de théologie et de morale, les récits de voyages, les chroniques mettent en scène un bestiaire imaginaire et fantastique que reprendront, entre autres Pierre Desceliers, Guillaume Le Testu dans leurs représentations des terres non chrétiennes.



"Hommes à tête de chien et de sanglier". Détail du folio 58 (Terre Neuve) de la Cosmographie Universelle de Guillaume Le Testu (1556) .

Sans vouloir faire une compilation taxonomique qui mériterait une étude approfondie, voici quelques éléments récurrents :

Le Testu et Desceliers peuplent l'Asie et l'Afrique de créatures fantastiques : Blemmies ou hommes sans têtes, Sciopodes, Arimaspes, cynocéphales côtoient des dragons, des hommes à tête de chien ou de sanglier, des femmes aux longues oreilles qui peuvent leur servir de litière, femmes aux lèvres si grandes qu'elles touchent le sol. Certains personnages s'abritent du soleil avec leur pied gigantesque. Le fantastique se mêle au légendaire. Ainsi Desceliers, en Afrique représente-t-il le "Royaume du Prestre Jean", cette fable, véritable canular du Moyen

"Prêtre Jean". Détail portulan de Pierre Desceliers (1546).

Age. Nombreux furent ceux qui partirent à la recherche de ce royaume mythique où l'or coulait à flot. Tous les "rois" sont représentés sous de magnifiques tentes qui rappellent le faste de l'entrevue du Camp du Drap d'Or entre François Ier et Charles Quint en 1520.

Le Nouveau Monde occupe une position particulière. C'est une terre de conquêtes et d'évangélisation que se partagent Espagnols et Portugais depuis le Traité de Tordesillas en 1494, partage dont la France revendique sa part après les découvertes des expéditions de Paumier de Gonneville, des Frères Verrazane, ou encore avec les tentatives de colonisation huguenote avec Jean Ribault et Laudonnière en Floride, ou celle de Villegagnon dans l'éphémère "France Antarctique" au Brésil (1555 – 1560) (voir *Quiquengrôgne* n° 12), ou encore un peu plus tard celle de la France Equinoxiale au Maranhaõ en 1612 avec l'expédition de François de Rasilly et La Ravardière, expédition à laquelle participa le cartographe dieppois Jean Guérard (voir *Quiquengrogne* n° 17). Les scènes représentées au Nouveau Monde sont plus réalistes comme celles montrant la ruée vers l'Eldorado et l'exploitation du bois de teinture brésil. On y trouve pourtant quelques représentations fantastiques aux confins du monde connu :

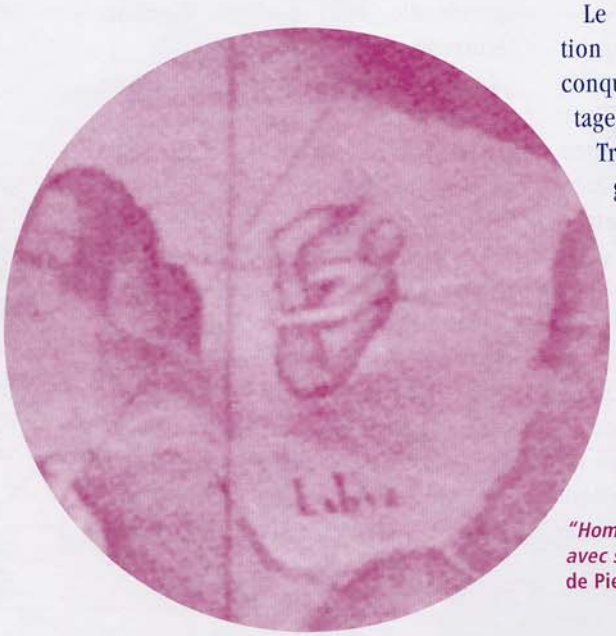
La "Terre des géants trouvés par les Espagnols" sur le portulan de 1550 de Desceliers est située sur la Terre de Feu. C'est une reprise du songe de Magellan qui, passant le détroit éponyme aurait aperçu des hommes gigantesques. Sur le portulan de 1546 , Desceliers fait apparaitre en lieu et place des géants, des dragons ailés.

On trouve un autre dragon crachant du feu sur la côte occidentale en Amérique du Sud (Desceliers 1546).

En Amérique du Nord, Desceliers dessine un peuple de pygmées combattant des grues non loin de la "Terre du Labrador non du tout descouverte", mythe déjà répandu à cette époque et que l'on trouve en Asie sur d'autres portulans normands.

Guillaume Le Testu, pilote havrais, dans sa Cosmographie Universelle de 1556 sur le folio 58 place un combat près de Terre-Neuve avec des hommes à tête de chien ou de sanglier. Pour Le Testu, l'Afrique abrite des couleuvres de sept cents pieds de long, capables d'avaler chèvres et bœufs, des basilics qui tuent l'homme de leur seul regard.

Dans les océans, le bestiaire fantastique est impressionnant. Monstres à plusieurs têtes côtoient des cétacés démesurés et difformes. Ces animaux qui figureront encore sur les portulans du XVIIème siècle comme ceux du Dieppois Jean Guérard (voir *Quiquengrogne* n° 17) servent sans aucun doute à exorciser les peurs des marins qui partent à



"Homme se faisant de l'ombre avec son pied". Détail portulan de Pierre Desceliers (1550).

Saint Brandan confondant une baleine avec une île.

l'aventure vers l'inconnu. La plus belle iconographie fantastique est due à Guillaume Le Testu représentant le char marin de Neptune tiré par trois dauphins et dirigé par des tritons. Le Testu n'a pourtant pas été jusqu'à placer Coligny, à qui il dédie son œuvre, sur le char en nouveau Neptune. Il n'est jamais très bon de prendre la place des dieux.

La sirène de Desceliers (1550)

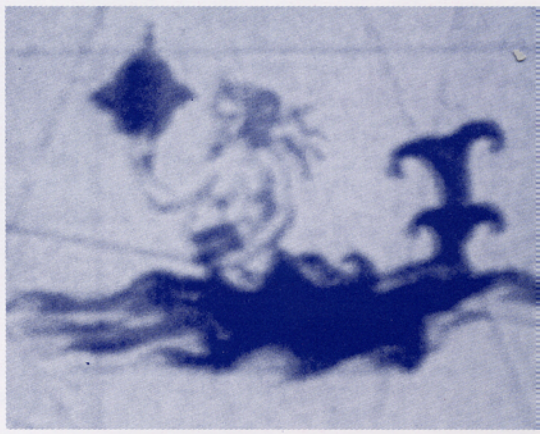
Elle tient une place stratégique et son rôle n'est pas que décoratif. Sa fonction heuristique est certaine. Située au Sud de l'Atlantique, elle veille sur la navigation océane, mais surtout elle invite au voyage et semble guider les futurs découvreurs vers cette fabuleuse "Terre Australle non du tout descouverte", élément récurrent dans tous les portulans de l'école dieppoise de cartographie, rejoignant la Terre de Feu à la Grande Jave. Si on peut y voir une réminiscence de l'antique Antichtone des Anciens pour rééquilibrer le partage des terres entre les deux hémisphères, il s'agit surtout d'une sorte d'invitation en direction du pouvoir à découvrir ce troisième monde comme l'a si bien montré La Popelinière, historien huguenot en 1582 dans son ouvrage *Des trois Mondes*.

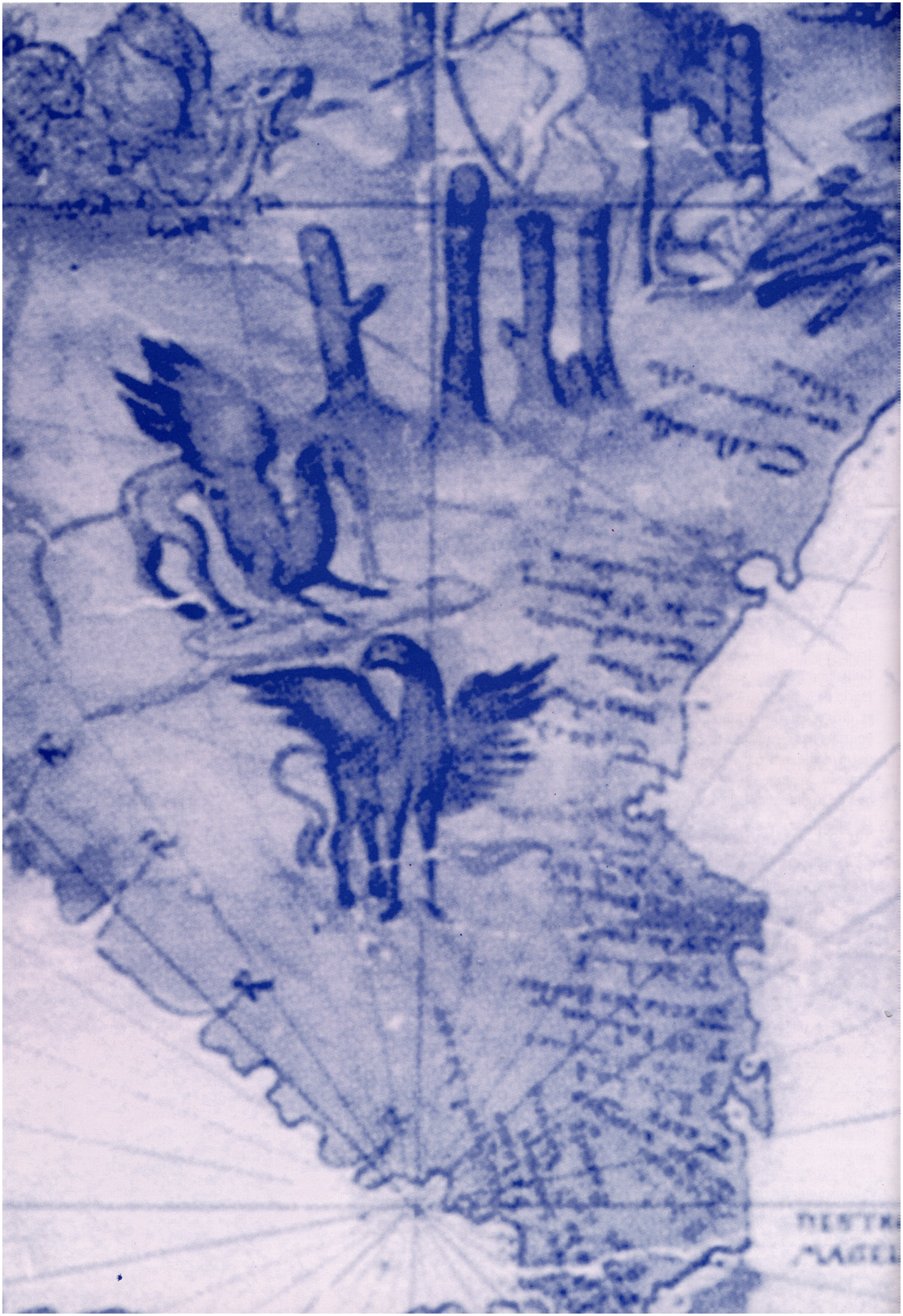
Les îles fantastiques

D'Avezac a compilé l'ensemble des îles légendaires atlantiques figurant sur les portulans normands. On trouve ainsi entre autres l'île de St Brandan, Antilia ou île des Sept Cités, l'île Brazil. Brandan était un moine Irlandais, fondateur au VIème siècle de l'abbaye de Cluainfert qui en compagnie de dix-sept religieux dont Saint Malo, effectua un périple d'île en île plein de rencontres fantastiques. Il confondit même une baleine avec une île. Au terme de sept ans d'errance, il trouva enfin l'île des Saints avant de rentrer en Irlande. On chercha longtemps en vain cette île parfois appelée "Perdue" ou île "Non-Trouvée".

Dans l'Océan Indien, Desceliers place une île des Géants en 1546 qui devient "Zanzibar" en 1550. Nicolas Desliens, sur son portulan de 1566 place également l'île des Géants. André Thevet dans son *Grand insulaire et Pilotage de 1586-1587*, ouvrage inachevé, donne une carte des "Isles Sanson ou des Géantz" qui, d'après Frank Lestringant

"La sirène". Détail portulan de Pierre Desceliers (1550).





"Amérique du Sud". Détail portulan de Pierre Desceliers (1546).

correspond à l'archipel des Malouines. Les îles légendaires changent d'emplacement d'un portulan à l'autre. Certaines sont placées au hasard. Elles apparaissent et disparaissent d'un voyage à l'autre. On retrouvera plusieurs d'entre elles dans le *Pantagruel* de Rabelais. Les navigateurs, incapables au XVI ème siècle de calculer la longitude d'un point, ne retrouvent que rarement les îles observées lors de précédents voyages.

Les Amazones

Le mythe des Amazones est ancien et commun à plusieurs peuplades comme l'a montré Claude Lévi-Strauss dans son ouvrage *Mythologiques*. Il s'agit des Mythes M 156 (Apinaye : le caïman séducteur), M 287 (Carib : le jaguar séducteur), M 327 (Warrau : l'origine du tabac). Les Amazones sont des femmes expertes à la guerre, n'hésitant pas à se faire l'ablation d'un sein pour mieux bander leur arc. Elles sont souvent décrites comme cruelles, tuant parfois leur progéniture mâle au lieu de rendre les garçons à leur père. Desceliers (1550) les place en Asie près de la Perse et leur consacre un cartouche explicatif « *choz digne de memoire et estre désclarée, cest assavoir femmes estranges et barbares moult expertes à la guerre (...) ne voient leurs maris qu'une foys lan tant seulement pour avoir lignie*».

Avec la conquête du Nouveau Monde, les Amazones se déplacent plus à l'Ouest. Avec André Thevet les Amazones sont regroupées sur "L'île des Amazones". Un bois gravé illustre la mise à mort des mâles. L'association "femme-île" perdure encore de nos jours, notamment dans la chanson de Serge Gainsbourg *Je t'aime moi non plus* en 1969, Jane Birkin chante « *Tu es la vague, moi l'île nue* » ou dans une publicité récente pour un parfum. Le thème des Amazones est présent également chez Robert Desnos. Dans son poème *Le fard des Argonautes*, on se rappelle l'escale sur l'île de Lemnos, habitée seulement par des femmes, île où les Argonautes procréèrent. Chez Desnos, les femmes sont, pour la plupart des femmes aquatiques, belles nageuses, sirènes ou étoiles de mer. L'océan fait de la femme aimée un objet de conquête. Ces Amazones durent marquer profondément nos cosmographes qui, peut-être pour exorciser cette peur ancestrale du pouvoir des femmes leur rendirent un hommage inestimable au niveau chorographique en attribuant leur nom au plus grand des bassins fluviaux du Nouveau Monde : l'Amazone.

"Licornes". Détail portulan de Pierre Desceliers (1546).

Notes

1) *Le portulan de 1550* (1350 x 2150 mm) de Pierre Desceliers est conservé à Londres, British Library, add. Ms. 24065

2) *Le portulan de 1546* (2600 x 1300 mm) de Pierre Desceliers est conservé à Manchester à la John Reylands Library, MS 1

3) *La Cosmographie Universelle* de Le Testu (58 planches mss enluminées sur papier 370 x 530 mm) est conservée au Château de Vincennes, Bibliothèque du Service Historique de l'Armée de Terre, D.L.Z. 14

4) Pour Jean Guérard, voir aussi le site internet http://www.chez.com/jean-guerardcartographe/

5) *Les îles fantastiques de l'océan occidental au Moyen Age 1845* Coll. Fonds Ancien et Local Dieppe cote AEE 39 73

6) *Le portulan de 1566* (270 x 450 mm) de Nicolas Desliens est conservé à la Bibliothèque Nationale Cartes et Plans, Rés. GE D 7895

7) *L'atelier du Cosmographe* Bibliothèque de synthèse Albin Michel

8) *Mythologiques* Claude Lévi-Strauss Du miel aux cendres. Paris 1966 pages 261 et 370

9) *Les Singularités de la France Antarctique* 1557-1558 et le *Grand Insulaire et Pilotage* 1586-1587

10) Mémoire de maîtrise : *La femme surréaliste chez Robert Desnos*. Clément Poullet Université d'Angers 2001

11) ibid. Clément Poullet Chapitre II *Le mythe au féminin.*

QUIQUENGROGNE
Médiathèque Jean Renoir Fonds ancien & local, quai Bérigny 76374 Dieppe cedex
tél 02 35 82 04 43 fax 02 32 90 00 34
Email : bm.renoirfancien.@mairie-dieppe.fr

Directeur de la publication : Edouard Leveau, maire de Dieppe, conseiller général.

Comité de rédaction : Salima Desavoye-Aubry, Frédérique Loos, Patrick Michel, Olivier Poullet, Ginette Poullet, François Lefebvre, Christelle Morin, Sophie Avenel, Elisabeth Guého, Mireille Auvray. ISSN 1278-6330.

Conception et impression : service Communication Ville de Dieppe.